NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

51 N° 10 1924

L'Apocalypse de Saint Jean devant la critique moderne (2)

Jean LEVIE (s.j.)

p. 596 - 618

https://www.nrt.be/en/articles/l-apocalypse-de-saint-jean-devant-la-critique-moderne-2-3144

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

L'Apocalypse de Saint Jean devant la critique moderne

(*suite*) (1).

IIe PARTIE

POINTS DE DIVERGENCE.

Dans notre première partie, nous nous sommes plu à souligner les points d'accord essentiels des deux plus récents critiques de l'Apocalypse, le P. Allo, O. P. et le Rév. Charles. A combien de Chrétiens l'Apocalypse n'apparaît-elle pas comme le livre indéchiffrable, qui semble destiné à ne soulever partout qu'avis contradictoires et hypothèses inconciliables. Il était utile de montrer que la lumière y est plus vive, l'exégèse plus ferme qu'on ne le pense généralement; celui qui, aidé de ces deux commentaires, poursuivra dans le détail l'étude du livre sacré le constatera davantage à chaque page : ce n'est donc pas en vain que tant d'esprits éclairés, tant d'âmes élevées ont, à la lumière de l'Église, scruté et médité les visions de Patmos.

Est-ce à dire pourtant que désormais l'exégèse de l'Apocalypse en soit arrivée à cet accord unanime ou presque unanime qui se révèle dans d'autres domaines, par exemple quand il s'agit des principales Épîtres de S. Paul? Les divergences importantes qui subsistent entre nos deux commentaires marquent clairement le contraire. Nous voudrions, dans cette seconde partie, en signaler trois plus caractéristiques

(1) Cfr. *N. R. Th.*, p. 513.

soit en elles-mêmes, soit par les principes qu'elles supposent. La première concerne l'auteur de l'Apocalypse : est-ce l'apôtre Jean ou quelque prophète de même nom écrivant à la fin du premier siècle? La seconde concerne le plan de l'œuvre : les tableaux descriptifs qui en forment la structure doivent-ils être considérés comme se succédant rigoureusement en ordre chronologique ou comme retraçant de divers points de vue, en descriptions parallèles, la même série d'événements (système de la récapitulation)? La troisième concerne la nature de la prévision prophétique : quand exige-t-elle réalisation littérale, quand suppose-t-elle réalisation symbolique, spirituelle et, dans le second cas, dans quelle mesure le prophète a-t-il lui-même conscience du mode de réalisation que Dieu donnera au symbolisme de la vision divine?

I

L'Apocalypse a été écrite vers la fin du premier siècle, sous le règne de Domitien (81-96), par un prophète chrétien nommé Jean, Juif originaire de Palestine, venu en Asie Mineure et étant alors — ou ayant été récemment — exilé pour sa foi par l'empereur dans l'île de Patmos : sur ces points Allo et Charles sont d'accord. Mais quel est ce prophète? C'est, répond Allo avec la tradition catholique, Jean l'apôtre, auteur du quatrième évangile et des trois épîtres qui portent son nom. Ce n'est pas l'apôtre, répond Charles avec la plupart des critiques indépendants, celui-ci n'étant du reste jamais venu en Asie Mineure et étant mort en Palestine; ce n'est pas non plus le presbytre Jean, mentionné par Papias, et qui est, lui, auteur du quatrième évangile et des trois épîtres johanniques; c'est un prophète Jean, par ailleurs inconnu, et que la tradition, trompée par la similitude de nom, a identifié d'une part avec le presbytre auteur de l'Évangile, d'autre part avec l'Apôtre, fils de Zébédée.

Il n'entre évidemment pas dans le cadre de cette étude de reprendre la discussion générale du problème johannique et de montrer -- comme on l'a fait maintes fois déjà — que la solution traditionnelle, malgré des obscurités de détail, reste la position historique solide et cohérente, tandis que l'hypothèse critique pose plus de problèmes et soulève plus de difficultés qu'elle n'en croit résoudre. Nous ne pouvons nous arrêter un instant qu'à la part précise qui revient à l'Apocalypse dans ce vaste problème; l'objection essentielle qu'elle soulève est bien connue, est classique : l'Apocalypse et le quatrième évangile ne peuvent avoir le même auteur à cause de la différence profonde qui les sépare, différence de forme : langue et style, différence de fond : esprit et doctrine.

La différence de fond ne nous embarrassera guère; la critique elle-même s'est chargée de la réduire et ceux qui croient découvrir encore dans les deux écrits certains détails inconciliables, reconnaissent au moins qu'Apocalypse et quatrième Évangile doivent appartenir au même milieu intellectuel, à la même école doctrinale, œuvres d'un maître et de son disciple; d'autres, tels que Harnack, n'hésitent pas à les attribuer au même auteur. Les pages très fines dans lesquelles Allo (pp. CXCII-CXCVIII) retrouve et analyse dans les deux écrits la même « imagination johannique » contribueront à rendre plus claire encore cette parenté de fond entre l'Apocalypse et l'Évangile.

Plus grave est la différence de forme; si, en ce point également, diverses coïncidences de phraséologie amènent Charles à rapprocher les deux auteurs comme membres du même groupe religieux, disciple et maître peut-être (XXXII-XXXIII), il est incontestable qu'en somme un large fossé sépare les deux écrits quant au vocabulaire, à la lexigraphie, à la syntaxe : Allo et Charles sont d'accord sur ce point et en donnent maints exemples (Allo, pp. CLXXXI-

CLXXXIX; Charles, pp. XXIX-XXXII); qu'il suffise de noter ce que remarquait déjà il y a dix-sept siècles S. Denis d'Alexandrie (Eus. H. E. VII, XXV) : d'une part un Évangile grammaticalement correct, de langue grecque pure, ayant ses expressions et tournures préférées qui ne réapparaissent plus que dans les trois épîtres johanniques; d'autre part une Apocalypse riche de barbarismes et de solécismes, d'un grec fruste tout hébraïque, employant d'autres procédés grammaticaux et stylistiques que l'Évangile.

Cette différence de langue et de style s'expliquerait aisément si, comme plusieurs l'ont soutenu, l'Apocalypse avait été composée par Jean sous Néron, peu après son arrivée dans ce nouveau milieu grec dont il ne possédait encore que très imparfaitement la langue, l'Évangile au contraire et les épîtres plus de vingt ans après, à la suite d'un long séjour dans le pays; mais cette hypothèse devient impossible si l'on adopte pour l'Apocalypse la date que suggèrent également la tradition et la critique interne.

Dès lors Charles et Allo se séparent ici nettement; tandis que le critique anglican croit l'opposition de forme entre Apocalypse et Évangile absolument irréductible et conclut à une dualité d'auteurs, l'exégète catholique juge avec raison que cette différence extérieure de grammaire et (partiellement) de vocabulaire admet une explication plausible qui s'accorde avec l'authenticité johannique, si nettement imposée par la fermeté de l'attestation historique; la voici : dans l'exil de Patmos, Jean a dû rédiger seul son Apocalypse sans autre secours que sa connaissance défectueuse du grec; à Éphèse il a pu trouver le secrétaire complaisant qui corrigeait et mettait au point sa rédaction de l'Évangile. Ajoutez-y que l'Évangile fut composé à loisir dans le calme de la charge pastorale à Éphèse, l'Apocalypse au milieu des souffrances et des privations de l'exil, dans les heures laissées libres par le travail imposé au prisonnier, sous le coup de violentes

émotions et d'extases fréquentes (1). Et tenez compte enfin de la différence de but et de sujet qui explique maintes diversités de vocabulaire.

II.

Une des découvertes les plus intéressantes, les plus captivantes, que fait tout lecteur attentif de l'Apocalypse, est de voir se substituer au chaos tumultueux qu'il attendait, un ordre rigoureux, une remarquable progression dramatique (2). Cette impression ne peut qu'être renforcée par les deux commentaires que nous étudions; Allo qui analyse très finement ces divers procédés littéraires (pp. LXVIII-LXXXIII) n'hésite pas à parler des « lois de composition » de l'Apocalypse.

La plus importante est sans contredit ce rythme septénaire, ce groupement par sept, qui a été de tout temps remarqué dans l'Apocalypse. Il détermine les divisions principales de l'œuvre, sept lettres aux églises, sept sceaux, sept trompettes, sept coupes; il intervient à chaque page lorsqu'il s'agit d'exprimer une idée de plénitude, de nombre total : qu'on songe aux sept esprits de Dieu, aux sept yeux de l'Agneau, aux sept astres, aux sept tonnerres, aux sept têtes du Dragon, etc.; à côté de ces exemples évidents, se rencontre une multitude d'autres groupes de sept où l'intention explicite de l'auteur ne peut être mise en doute bien

(1) Dans son commentaire, pp. CCXI-CCXIII, le P. Allo semblait attacher plus de valeur à ce second motif qu'à l'hypothèse du secrétaire, énoncée en premier lieu. Deux ans après, Revue biblique octobre 1923, p. 626, il déclare nettement : « Pour expliquer la différence linguistique entre l'Apocalypse et le groupe Évangile-Épîtres (différence mêlée de si frappantes similitudes) j'incline maintenant plutôt vers l'hypothèse du « secrétaire » qui aurait prêté sa plume à l'évangéliste ». — (2) Pour faciliter l'intelligence des pages qui vont suivre, nous avons cru utile de donner à la fin de cet article un plan détaillé de l'Apocalypse; il s'inspire, pour l'essentiel, des travaux d'Allo et de Charles, mais il a été remanié et adapté dans le sens des considérations que nous présentons pages 602 et suivantes.

qu'il n'ait pas cru nécessaire de citer lui-même le chiffre : V.12, sept attributs de l'Agneau; VI.15, sept groupes d'habitants de la terre; VII.12, sept attributs de Dieu; XIV sept personnages annonçant l'imminence du fléau des sept coupes, etc.. Et est-ce un hasard que plusieurs fois certains phénomènes dispersés dans toute l'Apocalypse aboutissent exactement à la fin du livre au chiffre de sept? Ce sont par exemple les sept béatitudes (μακάριος...); sept annonces par Jésus de sa venue prochaine (ἔρχομαι...), sept mentions du fléau de la guerre (Allo, p. 244), etc..

Dans le cadre de ce rythme septénaire d'autres lois se découvrent, marquant le même besoin d'ordonnance et de symétrie. C'est, par exemple, le repos, le temps d'arrêt au sixième moment de chaque grande série : avant l'achèvement, la consommation du septième moment, l'auteur prolonge sa contemplation en un tableau plus vaste qui prend les proportions d'une large antithèse, opposant les deux armées hostiles du Bien et du Mal. C'est l'anticipation au cours d'une série précédente des événements qui vont suivre, procédé qui semble destiné à préparer, à amorcer la section suivante, à joindre plus fermement les parties successives comme des pièces d'une charpente s'emboîtent l'une dans l'autre : d'où le nom assez étrange donné par Allo à ce procédé littéraire : « loi de l'emboîtement. » C'est le début uniforme de chaque section, s'ouvrant au ciel, dans le cadre d'une vision céleste, montrant souvent comme déjà réalisé dans la prédestination divine ce qui va se dérouler sur la terre. Ces procédés et d'autres encore qu'il serait trop long de parcourir ici sont une des preuves les plus frappantes de l'unité de composition de l'Apocalypse.

A ces constatations concernant le plan, faites ou du moins suggérées depuis longtemps et précisées par Allo et Charles, nous voudrions ajouter deux observations qui nous semblent importantes et qui ont été négligées par les deux exégètes.

Il y a, nous l'avons dit, à la base du plan de l'Apocalypse au moins quatre groupes septénaires évidents : les sept lettres, les sept sceaux, les sept trompettes, les sept coupes ; le P. Allo admet la possibilité d'un cinquième groupe : les sept signes (XII-XV.4). Nous croyons, après d'autres, qu'il faut étendre plus loin encore ce rythme septénaire, de façon à lui faire couvrir tout le champ de l'Apocalypse. Il suffit d'ajouter deux groupes : la ruine de Babylone célébrée par sept classes de personnages (XVII-XIX.3) ; et enfin « les noces de l'Agneau » faites de sept tableaux successifs dont le dernier est la béatitude éternelle (XIX.4-XXII.5). Dès lors l'Apocalypse entière se trouve formée de sept sections, chacune divisée en sept parties. Proposée par divers exégètes, entre autres par Crampon (édition de 1904), cette division en sept groupes septénaires donne à l'œuvre un plan très logique, très naturel, répondant parfaitement et au goût de la symétrie particulier à l'auteur et aux phrases de transition qui indiquent explicitement le mouvement de sa pensée. De plus cette division réalise pleinement, achève le symbolisme du livre : le prophète qui annonçait la fin des temps, la plénitude des destinées humaines, pouvait-il l'exprimer en un symbolisme plus expressif que ce nombre 7, marquant la plénitude, multiplié par lui-même ? C'était la plénitude de la plénitude, la fin totale et définitive.

Cette hypothèse resterait incomplète sans une seconde observation, partiellement ou occasionnellement suggérée par divers commentateurs, insinuée parfois par Allo et Charles, mais qu'ils ont eu tort, nous semble-t-il, de ne pas mettre à la base même de leur exégèse. Il s'agit d'interpréter le sens qu'a le septième moment dans chacune des grandes séries de 7 de l'Apocalypse. On a remarqué depuis longtemps que ce septième moment est vide d'épisodes ; quoique devant, par définition, être le plus important, il n'amène aucun phénomène nouveau semblable à ceux qui précèdent ; il est même géné-

ralement exprimé en formules stéréotypées qui marquent mieux encore le vide du contenu ; voix, tonnerres, éclairs, tremblements de terre et, parfois, grêle sont les seuls fléaux, *chaque fois les mêmes*, qu'introduisent le septième sceau, la septième trompette, la septième coupe. En revanche la mention de ce septième moment provoque immédiatement l'indication de la nouvelle série de sept qui va suivre : à peine au ch. VIII, v. 1, le prophète a-t-il annoncé la rupture du septième sceau, qu'il continue (v. 2) : « ...je vis les sept anges qui se tiennent devant Dieu et on leur donna sept trompettes. » Qu'en conclure sinon que le septième moment a comme fonction unique de déclancher une nouvelle série de sept ? La septième plaie qu'il amène consiste précisément dans le nouveau groupe de sept plaies dont il donne le signal et voilà pourquoi il marque réellement un paroxysme. Or, comme le même procédé se renouvelle dans chacune des séries suivantes jusqu'à la dernière exclusivement, « l'emboîtement » devient total, parfait ; chacune des séries comprend comme parties *toutes* les séries suivantes ; la plaie du septième sceau contient les plaies des sept trompettes et, puisque la septième trompette ne sert qu'à introduire les sept signes, contient en outre le déroulement des sept signes, et, puisque le septième signe embrasse les sept coupes, contient également les maux des sept coupes et ainsi de suite jusqu'à la fin du livre. Chaque série de sept (1) ne s'achève qu'au règne éternel de la Jérusalem céleste mais par l'intermédiaire, par l'emboîtement des séries suivantes. Dès lors le livre aux sept sceaux contient l'histoire complète des destinées humaines, et, par un ingénieux procédé, Jean a obtenu que chaque série de sept marquât réellement la plénitude, la totalité, et en même

(1) Il est clair que ce principe ne s'applique pas à la première série, les sept lettres, qui a rapport *au passé* selon la distinction très nette marquée par Jean lui-même I. 19 : Jésus lui dit d'écrire successivement : 1° « quae sunt » = 1re série ; 2° « quae oportet fieri post haec » = 2e à 7e séries.

temps ne fût achevée, totale que par les séries suivantes (1).

Mais s'il en est ainsi, le cadre extérieur, le plan de l'Apocalypse doit être considéré comme composé de parties *rigoureusement successives*; l'histoire des événements du monde nous est présentée en une série de tableaux fortement enchaînés les uns aux autres et conduisant progressivement au terme final du jugement et de l'éternelle béatitude.

Nons avons par là atteint un des points controversés qui séparent Allo et Charles : l'exégèse du plan de l'Apocalypse. Allo défend le système de la « récapitulation ». D'après lui le septième moment de chaque série est vide parce que *chaque fois* il est censé aboutir à la fin du monde, à la venue de Jésus. Les grands groupes septénaires, sept sceaux, sept trompettes, sept coupes, sont des descriptions *parallèles*, dont chacune embrasse, « récapitule » la *même série d'événements* depuis l'Incarnation jusqu'au Jugement dernier. Les sept sceaux en exposent l'annonce céleste, la prédestination dans les décrets divins ; les sept trompettes en montrent la réalisation terrestre de façon générale et abstraite ; le groupe suivant (sept signes, sept coupes et ruine de Babylone) reprend cette même réalisation mais de façon plus précise, en fonction des faits contemporains, de la lutte entre l'Empire Romain et l'Église. Vient enfin, après la ruine de l'Antéchrist et l'enchaînement de Satan, un quatrième tableau, parallèle lui aussi, la description du règne de mille ans, qui doit peindre l'aspect intérieur, la paix divine, durant les cataclysmes effroyables exposés dans les trois premières sections. C'est là, pense le P. Allo, la pensée nette, explicite de Jean, telle qu'elle se dégage des indices tirés du texte lui-même.

(1) C'est ce qu'indique le schème suivant :

6 sceaux
7e sceau = 6 trompettes
7e trompette = 6 signes
7e signe = 6 coupes
7e coupe = 6 moments de la ruine de Babylone
7e moment = 6 stades des Noces de l'Agneau.
7e = Eternité bienheureuse.

Pareil système, il faut l'avouer, aboutit à un paradoxe, à une gageure : le règne de mille ans, qui suppose précisément et signifie que Satan est enchaîné, réduit à l'impuissance (XX.3), peut-il vraiment avoir été conçu par Jean comme *exactement* contemporain des crises terribles provoquées par le déchaînement même de Satan, maître pour un temps de la terre (XII.12.)? Un tel symbolisme ne devient-il pas contradictoire, et, en tout cas, tellement vague et flou qu'il se détruit lui-même? « Je me demande, dit Mgr Gry à propos d'un fait semblable, si les lecteurs ne se sentiront point perdus dans une immensité très vague... (1) » Le plan de l'Apocalypse ne s'accommode pas, nous venons de le voir, de pareil système ; rien dans le texte de Jean n'autorise à affirmer que le septième moment amène immédiatement la fin du monde ; tout indique qu'il a comme rôle de déclancher la série suivante et qu'il trouve en celle-ci son contenu et sa signification ; ces séries du reste, comparées l'une à l'autre, révèlent un souci très net de gradation, de progression que Charles a bien mis en lumière.

Nous croyons en effet que Charles a raison lorsqu'il retrouve dans le plan de l'Apocalypse les trois stades de la fin des temps tels qu'ils se laissent dégager du discours eschatologique de Jésus (Mc XIII et parallèles), joint à la tradition apocalyptique juive et chrétienne. D'abord une série de fléaux naturels, habituels dans l'histoire, mais, à ce moment, redoublant d'intensité et gagnant en extension : guerres locales, guerre universelle, famines, tremblements de terre, peste, persécutions (Mc XIII.7-9), qui marquent chez les Synoptiques le « commencement des douleurs » (v. 8), pas encore la fin (v. 9) ; ce sont, dans l'Apocalypse, les fléaux des sept sceaux, singulièrement semblables aux maux décrits dans Marc et dans Luc. Ensuite la grande détresse θλῖψις μεγάλη telle qu'il n'y en a pas eu depuis le début de la création (Mc XIII.19) et à laquelle s'adaptent

(1) *Revue biblique*, 1922, p. 301.

tout naturellement, dans l'Apocalypse, les plaies des sept trompettes. Enfin, le paroxysme des douleurs, l'œuvre de l'Antéchrist, où la tradition juive et chrétienne voyait le point culminant des derniers événements ; c'est dans l'Apocalypse la dernière section ouverte par le chapitre XII, par l'apparition de la Bête, symbolisant l'Antéchrist. Le plan de l'Apocalypse, reproduisant ainsi le schème progressif de l'eschatologie traditionnelle, est donc présenté comme successif, comme chronologique.

Charles a donc raison contre Allo lorsqu'il voit dans l'Apocalypse une description continue d'événements successifs se déroulant progressivement depuis l'ouverture du premier sceau (VI) jusqu'aux noces de l'Agneau et de la Jérusalem nouvelle (XXI), description ne supposant aucune reprise, aucune récapitulation.

Est-ce à dire que ce cadre successif de groupement et d'exposition nous soit affirmé au sens littéral et que l'ordre chronologique *de présentation* exige le même ordre chronologique *de réalisation ?* Pareille théorie méconnaîtrait les lois essentielles du symbolisme prophétique et apocalyptique. Mais ceci est une question ultérieure : autre chose est en effet la détermination précise du symbole conçu par l'auteur, l'exégèse objective du plan de son tableau symbolique, autre chose l'application future de ce symbole, de ce plan aux événements de l'histoire. Si dans le premier point nous donnons raison à Charles contre Allo, nous ne le suivons plus lorsqu'il interprète avec un littéralisme rigide les descriptions prophétiques de l'Apocalypse. Et nous voici parvenus au troisième point de divergence qui oppose les deux exégètes : quelle part faire dans l'interprétation à l'exégèse littérale, quelle part à l'application symbolique et comment déterminer la nature, la précision de ce symbolisme lui-même ?

III

Dans son Commentaire aussi bien que dans ses *Lectures on the Apocalypse* (premières pages), Charles pose nettement en principe cette interprétation rigide qui prête à l'auteur de l'Apocalypse une croyance naïve à la réalité *littérale* future des tableaux merveilleux qu'il dessine. Ces plaies fantastiques accablant les réprouvés n'étaient pas dans la pensée de Jean de purs symboles ; l'histoire les enregistrerait un jour. Ces groupements septénaires n'étaient pas un simple procédé d'exposition mais le schème réel des événements de demain. Cette succession chronologique stricte, allant de l'Incarnation à la fin du monde, n'était pas un mode prophétique de description mais le plan véritable, rigoureusement précis, des derniers moments du monde. Et dès lors le règne terrestre du Christ durant mille ans ne pouvait être compris par Jean comme symbolisant quelque aspect de l'histoire de l'Église chrétienne ; l'interprétation théologique de saint Augustin est illégitime et fausse. Pour Jean, le « règne de mille ans », intervenant à un moment bien déterminé, après le martyre des fidèles, après la ruine de Rome et l'écrasement des nations, après la destruction des Bêtes et l'enchaînement de Satan, inauguré nettement du reste par une « première résurrection » corporelle, représente un stade extraordinaire, merveilleux de l'avenir : c'est, avant le jugement final, un véritable triomphe terrestre du Christ régnant personnellement, corporellement, visiblement, au milieu de ses martyrs ressuscités, en quelque endroit de notre terre. Jean accueillait ici dans son livre un dernier reste du passé, un dernier vestige de la croyance juive primitive qui plaçait le règne éternel de Yahweh dans la terre même d'Israël. Les millénaristes des origines, conduits par Papias, étaient donc les interprètes fidèles de sa doctrine ; l'Église a pu dépasser cette erreur naïve des premiers chrétiens, elle ne peut empêcher que cette erreur ait existé dans leur pensée.

Tout autre est évidemment la solution d'Allo. Très nettement il affirme la part réelle, le rôle considérable du symbolisme dans le prophétisme johannique; l'interprétation littérale rigide méconnaît également le genre littéraire employé et les intentions évidentes de l'écrivain. Mais d'autre part, d'un bout à l'autre de son commentaire, Allo vise à accuser le caractère explicite, formellement conscient, de ce symbolisme; il s'efforce de montrer que Jean a eu pleine conscience de la valeur réelle, du sens exact que prendrait dans la réalisation future le symbolisme des visions divines. Légitimement soucieux de mettre la pensée de Jean en harmonie avec l'interprétation de l'Église et les faits de l'histoire, il tâche de retrouver dans l'esprit de Jean cette pensée actuelle de l'Église explicite, précise, formellement exprimée. Lorsque Jean parle du « règne de mille ans », il a nettement en vue de dépeindre la situation permanente de l'Église d'ici-bas, tranquille, sereine, inexpugnable au milieu des plus vives attaques de Satan; au tableau du monde des réprouvés, terrorisé par Satan « déchaîné », il oppose le tableau du monde des élus pour qui Satan est « enchaîné » au fond de l'abîme; pure opposition logique, singulièrement subtile et raffinée vu le contexte, mais qu'Allo croit pouvoir dégager comme étant la pensée vraie de l'écrivain.

Peut-être y a-t-il entre ces deux extrêmes une voie ouverte, plus fidèlement historique que celle d'Allo, plus théologique et plus historique à la fois que celle de Charles. Théoriquement en effet il n'est pas nécessaire qu'un prophète ait toujours la perception claire et totale du mode de réalisation des visions prophétiques reçues d'en haut. Lorsque les prophètes d'Israël montraient dans l'avenir Jérusalem centre religieux et politique du monde et décrivaient toutes les nations apportant au temple de Yahweh leurs hommages et leurs offrandes, au peuple juif leur soumission et leur tribut, ils n'avaient pas la révélation complète de l'Église fondée par le Christ, Dieu et homme,

et établissant à travers l'univers le culte en esprit et en vérité. Leur vision inadéquate n'était cependant pas une erreur, parce que, en représentant dans le cadre de leur temps les grandeurs messianiques de l'avenir, ils n'entendaient exprimer que symboliquement, prophétiquement, les réalités futures, laissant à Dieu le secret du mode exact de leur réalisation.

Lorsque, dans l'économie nouvelle, saint Jean, éclairé par les révélations divines, reçut mission d'annoncer les destinées du monde et de l'Église et de le faire en englobant dans son tableau d'avenir la tradition apocalyptique d'Israël, transformée et vivifiée, avait-il nécessairement en tout la perception claire du sens *complet* du symbolisme divin ? Contre Charles il faut maintenir la part réelle de ce symbolisme dans son œuvre : loin d'affirmer que la réalité future correspondrait littéralement à ses descriptions merveilleuses et schématisées, Jean savait qu'il ne faisait que tracer symboliquement les grandes lignes de l'avenir, qu'en évoquer par images les traits essentiels ; il savait que tout cela se réaliserait d'une manière qui vérifierait pleinement ses visions mais qui pourtant dépasserait immensément ce qu'il pouvait en entrevoir présentement ; seule ici-bas la pensée humaine du Christ a scruté sans voile le mystère des destinées futures de l'Église. Lorsque Jean, se conformant à l'ordre traditionnel, nous représente comme successifs les grands tableaux septénaires de l'eschatologie finale (7 sceaux, 7 trompettes, 7 coupes, millénaire), il a conscience du caractère schématique, artificiel, purement symbolique d'un classement si rigide, il sait qu'une succession symbolique de présentation prophétique n'implique pas nécessairement la même succession stricte dans la réalité future ; et dès lors il demande à ses exégètes d'étudier son texte apocalyptique selon les lois du genre littéraire, il leur interdit d'interpréter sa prédication du règne de mille ans avec la rigueur littérale qui serait de mise pour des écrits historiques.

Mais d'autre part là où Jean a conscience d'entrevoir et d'exprimer symboliquement l'avenir, a-t-il nécessairement conscience du mode total de réalisation de son propre symbolisme prophétique? Tandis que s'élabore dans son esprit à la double lumière de la révélation et de l'inspiration divines, l'expression imagée, conforme aux schèmes traditionnels, de ses visions spirituelles ou sensibles, a-t-il toujours *la clef* de ce symbolisme reçu de Dieu ou extrait à la lumière divine de l'imagerie apocalyptique contemporaine? Nous ne le pensons pas, et il nous semble qu'Allo n'est pas bien inspiré lorsqu'en divers passages il suppose chez le prophète une pensée explicite, formelle, qui ne se dégage pas du texte, lorsqu'il tend à supprimer dans l'Apocalypse cette part d'obscurité, d'évocation indécise, d'inachèvement, que le texte nous paraît révéler à maintes reprises et qu'on devait attendre d'avance d'une intelligence, passivement introduite dans les secrets divins, sans en avoir une vision adéquate et parfaite.

Peut-être ces considérations quelque peu abstraites s'éclaireront-elles si nous les appliquons au cas concret qui les a motivées : le règne de mille ans. Lorsque Jean, à la lumière divine, considéra comme ratifiée de Dieu et incorpora à son Apocalypse, en la transformant profondément, la tradition juive plaçant sur terre un règne intermédiaire du Messie glorieux, antérieur au règne éternel, il avait, pensons-nous contre Charles, pleinement conscience de transmettre à ses lecteurs une prophétie symbolique, qui ne pouvait pas être entendue au sens littéral immédiat. Cette conclusion ne se dégage pas seulement d'une saine théologie qui ne permet pas à un auteur inspiré d'exprimer ce qui serait formellement une erreur; elle est aussi une conclusion historique, appuyée sur l'ensemble des textes du Nouveau Testament. Comprise en effet littéralement, cette croyance à un règne terrestre de mille ans, non seulement serait isolée dans le Nouveau Testament, mais contredirait nettement la

croyance eschatologique chrétienne telle qu'elle se dégage de nos textes les plus antiques : aussi bien nos évangélistes synoptiques (Disc. eschat. et textes eschat.) que Jean dans son Évangile (p. ex. XIV. 2-5), aussi bien Paul (surtout 1 Thess. IV. 15-17 ; 1 Cor. XV. etc.) que Pierre dans la 1a Petri (I, 4, 7, etc.) conçoivent la future parousie du Christ, ardemment attendue, comme inaugurant immédiatement le règne éternel des Cieux ; aucune trace chez eux d'une période glorieuse intermédiaire qui se passerait sur la terre. Pour supposer au sein du Christianisme primitif, à côté de cette tradition unanimement et fermement attestée, une autre tradition contraire, tout inspirée d'idées pré-chrétiennes, il faudrait historiquement des textes formels, indubitables et non pas seulement un court passage énigmatique figurant dans un livre essentiellement symbolique. Cette conclusion s'impose d'autant plus qu'en l'occurrence le prophète est d'après nous l'apôtre Jean, une des colonnes du Christianisme primitif à côté de Pierre, de Jacques et de Paul. Quand donc dans son Apocalypse — qu'il considérait non seulement comme une révélation nouvelle mais aussi comme une véritable synthèse de toute la tradition eschatologique d'Israël — Jean engloba à la lumière divine et précisa par des chiffres symboliques (1) la tradition juive d'un règne glorieux intermédiaire, il savait nettement que cette antique prophétie ne se réaliserait pas au sens littéral strict, quelles qu'aient pu être du reste sur ce point les idées des Juifs de son temps ; il savait que cette vision du Christ régnant visiblement mille ans sur la terre n'était qu'une vision symbolique.

Mais avait-il reçu de Dieu la clef de ce symbolisme ? Voyait-il clairement dans l'avenir le mode exact de réalisation de ce que Dieu lui manifestait sous ces images énigmatiques ? Allo

(1) Le chiffre de mille ans appliqué au règne intermédiaire du Messie n'a été trouvé jusqu'ici nulle part ailleurs que dans l'Apocalypse (Charles, II, pp. 143 et 184).

semble le penser et croit pouvoir montrer que Jean exprime explicitement et formellement l'interprétation visiblement préférée depuis saint Augustin par l'Église catholique. Nous avouons ne pouvoir nous rendre à ses raisons; rien, nous semble-t-il, absolument rien dans le contexte de Jean n'indique ni n'insinue une interprétation quelconque. Visiblement il se contente de reprendre le symbolisme traditionnel sans lui donner un relief nouveau; au contraire, si Jean a eu dans l'esprit l'interprétation précise et explicite que suppose Allo, son texte tel qu'il est, placé à ce moment des événements, nous paraîtrait psychologiquement inexplicable. Il devient tout naturel, facile à comprendre, si Jean a conscience d'énoncer ici un mystère, inintelligible de son temps, mais dont Dieu, par les événements ultérieurs, manifesterait le sens aux chrétiens des âges futurs.

Mais dès lors qui nous livrera le sens complet de ce mystérieux passage? L'Histoire est impuissante; elle ne peut au maximum que découvrir la pensée exprimée par l'auteur humain et est incapable de pénétrer la signification divine d'une vision qui échappe à celui-là même qui la reçoit. L'exégèse historique ne nous dit qu'une chose : Jean envisage le règne de mille ans comme *postérieur*, du moins sous un aspect, aux grandes luttes de Rome, personnification de l'Antéchrist, contre l'Agneau; il envisage ce règne comme une conséquence, un résultat de ces luttes, de ces persécutions, de ces martyres. Au delà de cette constatation, l'Histoire reste muette; Celui-là seul peut interpréter ce texte qui en est l'auteur : l'Esprit-Saint, inspirateur de Jean, et nous enseignant par son Église le sens des oracles inspirés. L'Église seule, éclairée par Dieu et avertie par le cours même des événements prophétisés, est donc capable de nous dire la signification mise par l'Esprit dans la vision du règne de mille ans.

Or l'Église s'est-elle prononcée? Sans avoir anathématisé formellement le millénarisme, elle s'en est nettement écartée par toute sa tradition et sa doctrine; par la voix autorisée de

son exégèse commune depuis saint Augustin, elle nous invite à chercher dans l'histoire de l'Église d'ici-bas, dans quelque moment ou phase de cette histoire, la réalisation effective du règne de mille ans. Quelle est cette phase? Nous ne pouvons en effet voir avec Allo dans le règne de mille ans la totalité de l'histoire de l'Église; le symbolisme johannique devient vague à l'extrême, vide de sens, si les mille années de paix triomphante sont exactement contemporaines des trois ans et demi (1) de souffrances et de luttes indicibles. Le règne de mille ans est donc le résultat, la récompense de trois ans et demi de fidélité dans la persécution et le martyre; mille ans de gloire pour trois ans et demi de douleur; et désormais les victimes d'hier règnent glorieuses avec le Christ glorieux, sur la terre même qui a bu leurs larmes et leur sang. Si, comme nous l'avons dit, le schème eschatologique de la lutte de l'Antéchrist et de l'Agneau se renouvelle sans cesse à travers l'histoire, si à l'Empire romain persécuteur, première personnification de l'Antéchrist, doivent succéder jusqu'à la fin, d'époque en époque, de nouvelles personnifications de l'ennemi de l'Agneau, le règne de mille ans sera également le résultat, réapparaissant périodiquement identique, de chaque grande crise de l'Église militante assaillie par les forces du mal et finalement toujours victorieuse. Ainsi compris, le symbolisme johannique nous livre une vérité sublime en même temps que profondément bienfaisante.

Au cours de son histoire, l'Église grandit, s'assimile davantage au Christ par la vertu purificatrice de ses propres souffrances; chacune des grandes crises qui soulèvent contre elle un Antéchrist nouveau, voit aussi se lever une légion de martyrs et de saints qui pour elle travaillent et luttent, souffrent et meurent; en se sacrifiant ils lui assurent le triomphe; et l'Église sort de la crise, plus glorieuse qu'auparavant, plus

(1) Ce total de trois ans et demi (moitié de sept!) durée des cataclysmes de la fin des temps, apparait plusieurs fois dans l'Apocalypse : 42 mois (XI 2 et XIII 5); 1260 jours (XI 3 et XII 6); un temps, des temps et la moitié d'un temps (XII 14). Comparez Daniel VII 25; XII 7.

semblable au Christ, ayant davantage enchaîné Satan et les puissances du mal ; mais dans cet accroissement de paix et de vie divine qui suit la lutte elle reconnaît l'œuvre des générations disparues, qui se survivent dans la fécondité, désormais immortelle, de leurs travaux et de leurs souffrances. Survivance non pas métaphorique mais rendue par la Communion des saints profondément réelle et agissante ; survivance singulièrement expressive quand ces martyrs et ces saints de la période précédente, élevés par l'Église sur les autels, restent les immortels protecteurs des générations qui viennent. C'est là pour ces saints la première résurrection, « resurrectio prima » (XX. 5).

Nombreux sont ces triomphes, ces « règnes de mille ans » de l'Église. La paix constantinienne et l'expansion immense de l'Église du IVe siècle sont le triomphe, le règne visible ici-bas des martyrs des époques antérieures de persécutions. La fixation définitive, la pleine possession des dogmes trinitaire et christologique sont le règne visible de ces héros de la foi et du travail intellectuel qui, aux IVe et Ve siècles, avaient tant souffert pour garder à l'Église son incorruptible doctrine. L'unité évidente, tangible, de l'Église, la vie exemplaire de son épiscopat et de son clergé sont le règne visible, la récompense de ces fidèles et prêtres du XVIe siècle qui eurent assez de foi pour reconnaître leur vraie mère dans l'Église romaine, même représentée par Alexandre VI et Jules II, assez de charité pour lui rester fidèles jusqu'à la mort malgré les assauts du Protestantisme déchaîné.

Et ainsi, de lutte en lutte, de triomphe en triomphe, l'Église va à son terme, la Parousie du Maître, le règne éternel du Ciel ; chaque crise surmontée la rend plus forte de la force même de Jésus, marque davantage l'impuissance de Satan à se mesurer avec elle. Mais jamais avant le jugement dernier le triomphe ne sera absolu, total ; en nous montrant comme dernière perspective l'assaut acharné que lui livreront encore une fois à la fin des temps Gog et Magog, Jean nous avertit

que jamais l'Église ne cessera ici-bas de lutter et de souffrir. A la veille du Jugement dernier se réalisera encore une fois, plus terrible que jamais, le schème eschatologique de la lutte de l'Antéchrist et de l'Agneau ; pour la dernière fois l'Église triomphera par sa souffrance et victorieuse entrera enfin dans le règne éternel du Ciel. Et alors durera sans fin et sans ombre l'union nuptiale de l'Agneau et de son épouse la Jérusalem nouvelle : « Et absterget Deus omnem lacrimam ab oculis eorum... »

Conclusion.

Nous nous sommes plu à étudier longuement ces deux commentaires parce qu'étant tous deux inspirés par une solide et judicieuse critique historique et par une foi sincère en la divinité du Christianisme, ils posent fermement les problèmes exégétiques et théologiques essentiels, ceux qui intéressent les croyants et qui méritaient de nous arrêter. Trop souvent aujourd'hui l'exégète rencontre seulement ou des commentaires excellents d'intention et de doctrine mais composés par l'extérieur, sans aucune connaissance du contexte historique (1), ou des commentaires très érudits mais incapables, par leur rationalisme étroit, de saisir l'âme même de nos écrits inspirés (2). Il a dès lors le devoir de louer hautement, là où il les rencontre unies, les deux grandes qualités qui font l'interprète de l'Écriture, foi sincère en la valeur divine des écrits sacrés (3), sens historique averti et pénétrant.

Mais nous nous sommes plus volontiers encore attardé à rappeler les incomparables beautés d'un livre inspiré, trop rarement lu et trop peu compris parmi nous. En peu d'écrits se joignent et s'harmonisent des qualités aussi nettement oppo-

(1) Tel l'ouvrage de Mgr Blanc, *Les visions de S. Jean,* qui vient de paraître en 1923. — (2) Tel le nouveau livre de Loisy, *l'Apocalypse de Jean.* Paris, Nourry, 1923. — (3) Inutile d'ajouter — nous l'avons marqué déjà à plusieurs reprises — que les positions dogmatiques de Charles sont parfois assez éloignées de la foi intégrale catholique.

sées, des contrastes aussi puissants : force entraînante et douceur captivante, effrayante description du mal et peinture délicieusement attachante du bien, haine blasphématoire des réprouvés et nostalgie aimante de l'âme chrétienne répétant inlassablement son « Veni, Domine Iesu... » Et quand de l'Apocalypse on rapproche l'inépuisable richesse du quatrième évangile, on entrevoit pourquoi l'âme qui s'est exprimée en ces admirables ouvrages a été ici-bas celle « que Jésus aimait. »

J. LEVIE, S. I.

NOTE

Nous donnons ici un plan de l'Apocalypse, s'inspirant, pour l'essentiel, des travaux d'Allo et de Charles, mais remanié et adapté dans le sens des considérations que nous avons faites dans cet article.

Introduction I 1-9

I^re^ PARTIE. RÉVÉLATION DE L'ÉTAT ACTUEL DES ÉGLISES I 9-III.

1^er^ groupe septénaire : Lettres aux sept églises I-III.

Introduction = vision céleste I 9-20.

Sept Lettres aux sept Églises II-III

II^e^ PARTIE. RÉVÉLATION DE L'AVENIR JUSQU'A LA BÉATITUDE IV-XXII 5.

A. PREMIÈRE PHASE DE LA FIN : LE « COMMENCEMENT DES DOULEURS » (cf. Mc XIII 8).

2^e^ groupe septénaire : Les sept sceaux IV-VIII 1.

Introduction = vision céleste : l'Agneau reçoit le livre aux sept sceaux IV-V.

Plaies des sept sceaux VI 1-VIII 1.

1. Cheval blanc : guerre extérieure d'invasion.
2. » rouge : guerres intérieures dans l'Empire.
3. » noir : famine.
4. » livide : peste.
5. Le sang des martyrs appelle le châtiment de Dieu sur le monde.
6. Tremblement de terre et phénomènes célestes. En regard de ces châtiments, *antithèse* du bonheur des élus et *anticipation*, par emboîtement, de l'avenir : les élus (Juifs) marqués pour la préservation VII 1-8 ; les élus sauvés dans l'avenir en vertu de cette préservation VII 9-17.
7. L'ouverture du 7^e^ sceau déclanche la série suivante des sept trompettes VIII 1.

B. Deuxième phase de la fin : la « Θλῖψις μεγάλη » (cf Mc XIII 19).

3e groupe septénaire : Les sept trompettes VIII 2-XI 18.

Introduction = vision céleste : l'encensoir renversé sur la Terre VIII 2-6.

Plaies des sept trompettes VIII 7-XI 18.

1. Plaies de la terre.
2. » de la mer.
3. » des fleuves et sources.
4. » du ciel.
5. Premier « malheur » : sauterelles diaboliques.
6. Deuxième « malheur » : cavaliers diaboliques d'au-delà de l'Euphrate.

   En regard de ces châtiments, *antithèse* de la situation des élus et *anticipation*, par emboîtement, de l'avenir : le livre de l'avenir mangé par le prophète X; le sort du Judaïsme durant la période de l'Antéchrist qui va s'ouvrir et son retour final au Christ, son Messie XI 1-14.
7. Troisième « malheur » : déclanche la série suivante des sept signes XI 15.

C. Troisième phase de la fin : l'époque de l'Antéchrist.

4e groupe septénaire : Les sept signes XI 15-XV 1.

Introduction = vision céleste : l'Arche apparaît dans le temple céleste XI 15-19.

Les sept signes XII 1-XV 1.

1er signe (σημεῖον μέγα) : la Femme = l'Église, l'Israël de Dieu, le peuple d'Israël donnant naissance au Christ et devenant l'Église chrétienne XII 1-2.

2e signe « ἄλλο σημεῖον » : le Dragon = Satan, éternel ennemi du Christ et de son Église XII 3 suiv.

3e signe Καὶ εἶδον... θηρίον : la Bête de la mer = l'Antéchrist personnifié dans le pouvoir impérial romain XIII 1-10.

4e signe Καὶ εἶδον XIII 11 : la Bête de la terre = le faux prophète, deuxième aspect de l'Antéchrist, personnifié dans le paganisme romain XIII 11-18.

5e signe Καὶ εἶδον XIV 1 : la troupe d'élite du Christ, ceux qui lui offrent leur virginité XIV 1-5.

6e signe : Les *sept* personnages annonçant par *anticipation* (emboîtement) l'issue de la lutte qui va s'engager : 3 Anges, le Fils de l'Homme, 3 Anges. XIV 6-20.

En regard de ces châtiments, *Antithèse* du bonheur des élus XIV 13.

7e signe Καὶ εἶδον ἄλλο σημεῖον XV 1 : l'apparition des sept anges, déclanche la série suivante des 7 coupes XV 1.

5e groupe septénaire : les sept coupes XV 2-XVI 21.

Introduction = vision céleste : l'hymne chantée par les martyrs vainqueurs XV 2-5.

Les sept coupes : XV 6-XVI.

1. Plaies versées sur la terre.
2. » » » la mer.
3. » » » les fleuves et les sources.
4. » » » le ciel.
5. » » » le trône de la Bête, Rome.
6. » » » l'Euphrate qui se dessèche.

Anticipation XVI 12-14 et 16 : l'Euphrate desséché sera le chemin des rois envahisseurs de XVII 12, 13, 16, 17.

En regard de ces châtiments, *antithèse* du bonheur promis aux élus par le Christ XVI 15.

7. Plaie versée dans l'air, déclanche la ruine de Babylone, objet *de la série suivante*. XVI 17-21.

6e groupe septénaire : La ruine de Babylone (Rome), non pas directement décrite, mais supposée se réalisant en présence de sept groupes de témoins qui se lamentent ou se réjouissent XVII-XIX 1.

Introduction vision céleste : un Ange vient chercher Jean pour l'amener au désert XVII 1-2.

Les sept moments de la ruine de Babylone (Rome) XVII 3-XIX 1.

1. Un premier ange montre au prophète Babylone, la grande prostituée XVII.
2. Un deuxième ange proclame qu'elle est condamnée XVIII 1-3.
3. Un troisième ange invite les justiciers à commencer leur œuvre XVIII 4-8.
4. Première lamentation sur Babylone : les rois de la terre criant malheur, malheur XVIII 9-10.
5. Deuxième lamentation sur Babylone : les marchands de la terre criant malheur, malheur XVIII 11-17.
6. Troisième lamentation sur Babylone : tous les marins de la terre criant malheur, malheur XVIII 18-19.

   Antithèse : Réjouissez-vous élus, Apôtres et prophètes... XVIII 20.
7. Un dernier ange symbolise la ruine de Babylone en jetant une meule dans la mer, acte qui déclanche la dernière série : les noces de l'Agneau. XVIII 21-XIX 1.

D. CONSOMMATION DE LA FIN : LA PAROUSIE, LES NOCES DE L'AGNEAU.

7e groupe septénaire : Les noces de l'Agneau XIX 1-XXII 5.

Introduction = vision céleste d'adoration : « Beati qui ad *cenam nuptiarum Agni* vocati sunt » XIX 1-10.

Les sept tableaux des noces de l'Agneau XIX 11-XXII 5.

1. Apparition du cavalier céleste, le Verbe de Dieu XIX 11-16.
2. Défaite des rois de la terre et des deux Bêtes XIX 17-21.
3. Satan, le Dragon, enfermé dans l'Abîme pour mille ans XX 1-3.
4. Le règne de mille ans XX 4-7.
5. Le dernier assaut du mal : Gog et Magog sont vaincus et Satan jeté pour toujours en enfer XX 8-10.
6. Le jugement dernier condamnant les réprouvés à l'enfer éternel XX 11-14.
7. LA JÉRUSALEM NOUVELLE, l'Église triomphant dans la bienheureuse éternité XXI-XXII 5.

Épilogue de l'Apocalypse XXII 6-21 : Dialogue entre Jésus et le prophète : « Venio velociter... Veni Domine Iesu ».